

ANGOISSE ET ÉCRITURE DANS *CHANSON DOUCE* DE LEÏLA SLIMANI¹

Souad ATOUI-LABIDI

Faculté des Lettres et des Langues

Université Mohamed BOUDIAF de M'Sila, Algérie

souad.labidi@univ-msila.dz

Résumé : L'angoisse a toujours été intimement liée aux pratiques et études psychologiques et psychanalytiques. Elle est un sentiment d'appréhension et de peur qui peut se manifester dès la prime enfance. Freud a longtemps décrit l'angoisse comme une peur devant un danger qui reste inconnu, indéterminé, et qui vient le plus souvent de l'intérieur de soi. Elle est ainsi une réaction d'alarme inscrite dans le corps comme un réflexe. Le roman *Chanson douce* de l'écrivaine marocaine Leïla Slimani, contrairement à ce qu'annonce son titre, n'est pas doux. En effet, il s'inscrit et entraîne le lecteur dans une trajectoire anxieuse, de peur et d'angoisse. Dans le roman, l'angoisse qui s'installe chez Myriam (personnage principal) résulte du fait qu'elle se sent prisonnière au sein de son propre foyer. Son éternel combat mené pour s'occuper de ses deux enfants se retournent contre elle en s'érigeant comme obstacle qui a bien limité sa liberté. C'est ainsi que les épisodes de vide et d'angoisse commencent et que la nourrice fait son apparition. Au travers du présent article qui est une lecture du roman de Leïla Slimani, il sera question de comprendre quelle est cette angoisse qui a saisi Myriam et qui l'a entraînée dans un tourbillon sans fin. Il sera également pertinent de voir de plus près, comment l'écriture de Slimani a fictionnalisé ce sentiment négatif en ménageant des procédés mais aussi un imaginaire capable de dire l'angoisse dans tous ses états en focalisant l'analyse particulièrement sur Myriam et Louise.

Mots-clés : *Chanson douce*, écriture, fiction, angoisse.

ANGUISH AND WRITING IN *CHANSON DOUCE* BY LEÏLA SLIMANI

Abstract: Anxiety has always been intimately linked to psychological and psychoanalytic practices and studies. It is a feeling of apprehension and fear that can manifest itself from early childhood. Freud has long described anxiety as a fear of danger that remains unknown, indeterminate, and that most often comes from within oneself. It is thus a reaction of alarm inscribed in the body as a reflex. The novel *Chanson douce* by the Moroccan writer Leïla Slimani, contrary to what its title announces, is not sweet. Indeed, it leads the reader into a trajectory of anxiety, fear and anguish. In the novel, the anguish that settles in Myriam (main character) results from the fact that she feels trapped in her own home. Her eternal struggle to care for her two children turns against her: They become an obstacle to her freedom. This is how the episodes of emptiness and anguish begin and that the nurse appears. Through this article, which is a reading of Leïla Slimani's novel, the focus is set on the reasons that cause Myriam's anxiety and that lead her into an endless whirlwind. It will also be relevant to analyze how Slimani's writing fictionalizes anxiety through different literary processes by focusing the analysis particularly on the characters of Myriam and Louise.

Keywords: *Chanson douce*, writing, fiction, anxiety.

¹ « L'angoisse, métaphorisée, peut être considérée comme un abysse dans lequel nous contemplons une noirceur infinie. Ce qui est angoissant, alors, semble être notre incapacité à en saisir les limites. » (Tardif 2018)

Introduction

L'écriture est vue pour certains auteurs comme une expérience gaie et libératrice tandis que pour d'autres elle est plutôt considérée comme celle de la douleur et de l'angoisse. Ce qui est sûr, c'est qu'elle offre à son auteur un moment inouï lorsque celui-ci prend sa plume pour coucher sur papier une idée, ou quand ses doigts tapent sur le clavier pour écrire sa propre histoire, celle des autres, ses pensées, ... C'est une aventure remarquable lorsqu'elle est littéraire, où la fiction pousse jusqu'au bout ses limites. Elle peut s'avérer également salvatrice, thérapeutique pour faire surgir « l'inconnu qu'on porte en soi » pour reprendre l'expression de Marguerite Duras. Dans ce sens, la littérature contribue à l'épanouissement de l'auteur qui même dans des situations douloureuses, autobiographiques ou fictionnels, écrit et décrit avec enthousiasme des moments, des sensations, des sentiments les plus marquants de son existence. Ainsi, il crée des décors, des personnages, des intrigues qui peuvent l'aider à transmettre et à partager avec son lectorat des détails d'un récit qui peuvent ressembler simplement à ceux des autres.

Mais que signifie de partager une écriture qui se focalise sur une thématique liée à l'angoisse ? Comment *Chanson douce* de Leïla Slimani peut traduire une angoisse à travers la fiction ? Si Kierkegaard conçoit l'angoisse « comme un sentiment qui, contrairement à la peur, n'a pas d'objet déterminé. L'angoisse réside en réalité dans le rapport qu'entretient l'homme avec la nécessité de choisir entre une multitude de possibilités, propres à sa condition. L'angoisse est l'expérience de la liberté vécue comme un vertige. » (Yousfi 2014), écrire l'angoisse en littérature traduit en quelque sorte une volonté de la dompter pour pouvoir la maîtriser et finir par la vaincre. L'écrire c'est aussi la fictionnaliser, la poétiser voire même l'esthétiser. Ce qui retient l'attention dans certains écrits de la littérature de l'extrême contemporain c'est cette réouverture à l'écriture de l'angoisse. Un dire malheureux et douloureux mais qui tire sa force essentiellement du langage, qui transmet au lecteur une expérience du vécu et du dire psychologique et qui nécessite, à son tour, une analyse profonde pour comprendre le recours à certains détails et non pas à d'autres.

Dans ce sens, entreprendre ce genre d'écriture met en évidence des faits d'ordre psychologiques indispensables à la construction du récit et que l'auteur doit absolument mettre en évidence. Ainsi, l'écriture sert à dévoiler l'intériorité sans aucune exagération d'ordre psychologique ; Il est bien question d'une mise en scène absolument nécessaire où tout doit passer par la description. Celle-ci est le moyen d'expression de la partie psychologique du roman et qui est certainement la plus importante pour la réception du texte. *Chanson Douce* accorde ainsi une importance majeure à la description. L'auteure décrit dans les détails, les appartements, les personnages, leurs corps, leurs habits, leurs habitudes. Elle met l'accent également sur le fonctionnement psychologique des personnages qui peuplent son texte, sur leurs comportements, leurs réactions, leurs sentiments et sensations, leurs peurs, leurs craintes ainsi que leur angoisse.

I. Myriam et le signal d'angoisse : contretemps et opportunités

Chanson douce de Leila Slimani transmet au lecteur la rage d'une expérience douloureuse que vivent deux parents dont les enfants ont été assassinés. Une écriture angoissée ou celle d'une angoisse qui a poussé l'écrivaine à inaugurer de façon directe voire crue son roman par ces phrases : « Le bébé est mort. Il a suffi de quelques secondes » (Slimani 2016 : 13). Même si le lecteur est averti dès le départ de la fin de l'histoire annoncée depuis les premières lignes, Slimani parvient à instaurer une ambiance de trouble et de suspense qui incite le lecteur à s'immiscer dans la psyché de la criminelle nourrice pour tenter de comprendre les raisons, les circonstances et les événements, qui ont fait basculer son image : la fée protectrice devient une créature monstrueuse et qui ira jusqu'à l'extrême. Comment un amour sain, une tendresse inconditionnée se sont, d'un seul coup, transformés en aversion ? Comment un être bienveillant et affectueux a-t-il pu commettre un acte aussi cruel ?

Mais avant de tenter d'apporter des éléments de réponse à ces interrogations qui tournent au tour du personnage de Louise, notre attention va s'orienter pendant un moment vers Myriam la jeune mère que le roman présente comme un personnage angoissé voire déprimé après avoir abandonné le début d'une carrière professionnelle brillante au profit de l'éducation de ses deux enfants en bas âge. En effet, les longs passages qui lui ont été consacrés démontrent avec minutie et finesse comment le temps devient interminable et s'allonge de plus en plus : « Et puis le temps a commencé à paraître long, la parfaite mécanique familiale s'est enrayée » (Slimani 2016 : 18-19). En ce moment où tout paraît sans charme et angoissant, le désir d'une vie professionnelle et matérielle épanouie commence à (re)surgir. L'état d'angoisse dans lequel s'est retrouvée l'a poussée à revoir en boucle sa condition, ses envies mais aussi ses priorités. Une révision nécessaire s'impose pour que cette jeune mère désorientée puisse retrouver goût à sa vie. L'angoisse devient un moteur qui alimente ses motivations pour tenter de passer d'une vie monotone sans éclat à une autre plus scintillante. L'angoisse est ainsi un stimulant qui :

[...] produit en nous différentes motivations. D'une part elle nous signale l'urgence d'une révision, d'autre part elle nous signale son importance. Ces motivations peuvent aller en sens inverse l'une de l'autre, une révision importante étant difficile à faire puisqu'il faut bouleverser notre organisation [...], ce qui nous incite à ne pas nous lancer dans cette entreprise délicate, une révision urgente exigeant d'être aussitôt engagée. Nous sommes d'autant plus angoissés que les priorités qui peuvent être mises en question dans la révision risquent d'être plus fondamentales.

Livet (2000 : 40)²

Ce sentiment d'angoisse est également le moment où le personnage féminin se sent étouffé et sans valeur et tente donc de retrouver son identité perdue, celle de la

² L'analyse de Levet est proposée dans le cadre de travail sur l'exploration que quelques mécanismes des affects. Il a cité dans son article, la peur de l'inconnu, l'angoisse d'avoir à sortir de son cadre de recherche, l'attrait de l'inconnu... dans le domaine des sciences sociales. Sa présentation de l'angoisse nous a paru similaire à celle vécue par le personnage Myriam qui en début du roman ne savait pas quoi faire de sa situation de mère et de femme au foyer. C'est à partir de son état d'angoisse qu'elle a pu trouver des solutions possibles à cette situation. Un rapprochement entre le cadre d'étude de Levet et l'angoisse chez Myriam nous a paru faisable.

femme libre et indépendante. Elle se voyait ainsi contrainte avant d'entreprendre son nouveau parcours professionnel. Ceci est devenu une obsession dans son esprit de femme au foyer et mère débordée au sens propre du terme, noyée dans l'angoisse de la vie domestique qui ne la gratifie plus. Ses enfants deviennent des monstres : « Ils [la] dévorent vivante » (Slimani 2016 : 20). Ce sentiment de souffrance et d'angoisse aussi bien physique que morale contamine sa vie de couple puisqu'elle ne trouve plus de temps pour elle et pour son époux. D'ailleurs, voir cet époux épanoui dans son travail n'a fait qu'accroître ce sentiment d'inutilité : « Elle était jalouse de son mari. Le soir, elle l'attendait fébrilement derrière la porte. Elle passait une heure à se plaindre des cris des enfants, de la taille de l'appartement, de son absence de loisirs » (Slimani 2016 : 20).

L'obsession de la vie en dehors de cet appartement étroit ronge davantage Myriam, la plonge dans un vide sans fin où l'angoisse s'est installée à jamais. Et lorsqu'elle pense aux efforts fournis pour faire et réussir des études de droit, à la joie éprouvée quand elle a porté la robe d'avocat, comblée et fière, sa déception n'est que plus amère et plus profonde. L'auteure dépeint le portrait de Mme Massé Myriam, comme une mère épuisée par une vie trop limitée qui ne lui correspond pas du tout. M. Paul Massé, l'époux est décrit en revanche comme un jeune professionnel dynamique, Rolex au poignet, épanoui et qui veille sur les besoins de sa petite famille. C'est une représentation qui invite, entre autres, le lecteur à repenser aux valeurs qui fondent la culture maghrébine et qui reposent sur un pouvoir dirons-nous masculin alors que Paul est français. Ce passage met en exergue cette idée glissée par l'auteure : « "Tu vas travailler, je veux bien mais comment on fait pour les enfants ?" Il ricanait, tournant d'un coup en ridicule ses ambitions à elle, lui donnant encore plus l'impression qu'elle était bel et bien enfermée dans cet appartement. » (Slimani 2016 : 24)

S'occuper du foyer et des enfants, est-ce à cela que se résume la vie d'une femme? La réaction de Paul l'époux dans le passage est identique à celle des hommes dans le monde où la première mission de la femme est de veiller sur les enfants et de bien s'occuper de la maison. Par ces propos, Myriam se rend à l'évidence et sombre une fois de plus dans une mélancolie et une angoisse sans fin. Le passage donne à lire les ressentis enfouis dans les tréfonds de son épouse qui se sent davantage enfermée et également étouffée. La moquerie comme seule réponse de Paul la gênait et la mettait mal à l'aise, parce qu'il a rendu sa question sans importance voire même ridicule.

L'écriture de Slimani pousse encore une fois le lecteur à s'interroger sur les contradictions inhérentes au statut des femmes, lesquelles ont été enfermées dans les foyers où elles ont été marginalisées : « "En comptant les heures supplémentaires, la nounou et toi vous gagnerez à peu près la même chose. Mais enfin, si tu penses que ça peut t'épanouir..." Elle a gardé de cet échange un goût amer. Elle en a voulu à Paul. » (Slimani 2016 : 25) A cet égard, l'écriture de Slimani met l'accent sur les représentations traditionnelles des femmes dans les sociétés à travers le monde ; ces représentations n'évoluent pas, malgré la modernisation qui touche d'autres domaines. *Chanson douce*, de par le début angoissant et la vie angoissée de son personnage Myriam, propose à un moment donné une pause de bonheur qui se présente comme une trêve pour faire baigner le lecteur dans une nouvelle ambiance plutôt paisible et apaisante. En effet, le

roman met l'accent sur une relation nouvelle avec l'apparition du personnage de Louise qui sera recrutée comme une nourrice pour les deux enfants de Paul et Myriam. Celle-ci va enfin retrouver un élan libérateur et quitte le foyer source d'angoisse et symbole de prison.

Le lecteur lit au travers de la fiction une nouvelle aventure mais aussi une découverte de cette relation transitive entre Louise et Myriam. Ainsi, pour qu'une femme puisse sortir travailler, il faudrait trouver obligatoirement une autre femme qui travaille et garde ses enfants pour elle, « Cette nounou, elle l'attend comme le sauveur » (Slimani 2016 : 27). Malgré la hantise de la peur et l'angoisse ressentie à l'idée de laisser ses deux enfants avec une autre personne, Myriam se résigne et cède à l'idée, malgré tout, de les confier à une femme mais sous beaucoup de conditions. L'un des ressorts psychologiques dans le roman est la relation entre Myriam, la mère, qui va reprendre le travail et la nourrice qui va entrer dans sa vie, un lien fictionnel que l'écrivaine réussit à décrire et faire vivre au lecteur comme réel. Il est également dépeint d'une manière positive mais cache derrière lui toute une série d'éléments négatifs, de soupçons, de trouble, de possession, d'égoïsme et d'angoisse. Éléments qui créent plus d'ambiguïté pour le lecteur. Cependant, à l'arrivée de Louise, « Myriam adore dire que ce fut une évidence. Comme un coup de foudre amoureux. Elle insiste surtout sur la façon dont sa fille s'est comportée. "C'est elle qui l'a choisie", aime-t-elle à préciser » (Slimani 2016 : 29). A l'opposé de l'image de nounou qu'elle avait en tête, Myriam comblée de joie, dit que : « Ma nounou est une fée. » (Slimani 2016 : 37). L'apparence ainsi que les débuts de cette « fée » au sein de cette nouvelle famille n'ont été que du bonheur.

2. Louise : fausseté et angoisse meurtrière ...

L'exergue de l'auteure qui n'est autre qu'une citation de Dostoïevsky met également le lecteur en garde quant à cette perdition dans les labyrinthes et les méandres d'une vie d'errance et d'incertitude : « Comprenez-vous, Monsieur, comprenez-vous ce que cela signifie quand on n'a plus où aller ? » La question que Marmeladov lui avait posée la veille lui revint tout à coup à l'esprit. « Car il faut que tout homme puisse aller quelque part. »³ à partir de ce moment, il y a déjà une piste douteuse et pleine de soupçons que l'on doit absolument suivre. En effet, ce qui, à vif, interpelle plus que tout, c'est cette valeur que prend, dans cette folie ravageuse, le manque terrible d'un « quelque part où aller ». Sans ce « quelque part », pour Louise, la nourrice, cette femme maniaque de propreté, d'ordre et de confort, la vie est certainement vouée à l'échec. Une vie sans un lieu convenable est sans valeur car limitée à une recherche éternelle dans le vide et réduite ainsi à une angoisse continue. L'idée de l'errance et de l'instabilité évoquée dans l'exergue trouve écho à la page 102 dans un récit qui se raconte en analepse et met, encore une fois le lecteur devant des soupçons quant à l'instabilité mentale et au déchirement de Louise :

³ La citation est extraite du roman *Chanson douce* de l'auteure. Un exergue que Slimani a choisi de l'œuvre de Dostoïevski *Crime et châtiment*

Dans cette chambre, dans une rue du quartier chinois, elle a perdu la notion du temps. Elle était égarée, hagarde. Le monde entier l'avait oubliée. Elle dormait pendant des heures et se réveillait les yeux gonflés et la tête douloureuse, malgré le froid qui sévissait dans la pièce. Elle ne sortait qu'en cas d'extrême nécessité, quand la faim devenait trop insistante. Elle marchait dans la rue comme dans un décor de cinéma dont elle aurait été absente, spectatrice invisible du mouvement des hommes. Tout le monde semblait avoir quelque part où aller.

Slimani (2016 : 102)

Louise est incapable de se situer dans le temps et dans l'espace autour d'elle. Ce qui témoigne d'une confusion mentale puisqu'elle n'arrive pas à faire la part des choses. A lire ce passage, on comprend bien que Louise était égarée et n'arrive pas à se repérer dans la rue où elle est décrite comme une femme sans valeur où « le monde entier l'avait oubliée », comme une absente et une spectatrice invisible. Louise sombre dans une désorientation totale qui est certainement le résultat d'un état de trouble où sa conscience s'est affaiblie à cause de sa vie antérieure misérable et dépourvue de sécurité et de stabilité affective et matérielle. Une telle situation finit par la faire baigner dans une ambiance d'entre deux. Un entre deux synonyme de tous les paradoxes. La narration lui réserve deux aspects distincts, l'un est positif et l'autre est négatif ; une schizophrénie ? « Son visage est comme une mer paisible dont personne ne pourrait soupçonner les abysses » (Slimani 2016 : 30). Le lecteur repère facilement la comparaison faite par l'auteure qui donne à lire de manière symbolique le mystère qui couvre le rapport entre l'intérieur et l'extérieur du personnage de Louise. L'image donnée renvoie à un espace paisible, pacifique, calme, doux mais qui peut bien cacher dans ses profondeurs les pires des troubles, des dangers et d'insécurité. Le mot « abysse » employé dans le passage renvoie aux profondeurs sous-marines et qui peut suggérer une idée de la peur de l'obscurité. En effet, avec *Le mystère qu'enferment les abysses* et un soupçon d'imagination, le lecteur peut avoir une impression d'inquiétude à l'égard du personnage de Louise.

Avec cette image négative qui revient en boucle dans certains fragments du roman, une autre plus au moins positive est donnée faisant en sorte que le lecteur baigne toujours dans cette idée de l'entre deux. Louise tente par tous les moyens de satisfaire les autres, puisqu'elle sait pertinemment que si elle parle de ses antécédents psychologiques à ses nouveaux patrons, elle n'aura aucune chance d'être prise pour ce poste de nourrice. C'est ainsi qu'elle fait de son mieux pour que son comportement ne la trahisse pas et pour qu'elle soit aimée par tous. C'est grâce à son imagination qu'elle vit jusqu'au bout cette illusion en cherchant sa propre image à partir de ce que dit l'autre d'elle et des éléments extérieurs dans lesquelles elle projette son désir. Dans cette optique, Pierre Nicole explique comment l'homme se forme une sorte d'image idéale de lui-même provenant soit du domaine de l'imaginaire, soit du domaine de l'autre. Il en résulte une simultanéité de présence et d'absence. L'homme se forme donc comme « fantôme » de lui-même, il persiste dans « une aliénation permanente » et se transforme en un étranger à lui-même, or il se re-présente dans une sorte de portrait qui reflète son image comme un miroir ; et en ce sens il est « présent à lui-même » (Weiser 2009 : 75). Ainsi, même s'il n'a pas de qualité, il pourra se les donner comme confirme la citation :

S'il ne les [les qualités] a pas effectivement, il se les donne par son imagination ; et s'il ne les trouve pas dans son propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes ou dans les choses extérieures qu'il attache à son idée, comme si elles en faisaient partie ; et, par le moyen de cette illusion, il est toujours absent de lui-même et présent à lui-même ; il se regarde continuellement, et il ne se voit jamais véritablement, parce qu'il ne voit au lieu de lui-même que le vain fantôme qu'il s'en est formé.

Nicole (1970 : 13)

Louise s'affiche toujours comme la femme irréprochable, parfaite qui met ses efforts et son énergie dans la recherche de la satisfaction des autres. Elle donne tout par ailleurs d'une manière excessive et exagérée :

Louise se met à ranger la salle de bains. Elle nettoie la baignoire avec une éponge et Myriam lui dit : Ce n'est pas la peine, ne vous dérangez pas. Il est déjà tard. Vous pouvez rentrer chez vous. [...]. Louise fait mine de ne pas l'entendre et accroupie, elle continue d'astiquer les rebords de la baignoire et de remettre en place les jouets que les enfants ont éparpillés. Louise plie les serviettes. Elle vide la machine à laver et prépare le lit des enfants. Elle [...] sort une casserole qu'elle met sur le feu. [...] avec douceur, elle repousse Myriam. « Reposez-vous, dit-elle. Vous devez être fatiguée. Profitez de vos enfants, je vais leur préparer à dîner. Vous ne me verrez pas.

Slimani 2016 : 58-59)

Louise se réjouit à l'idée de voir le visage de ses patrons en rentrant à la maison tout heureux puisqu'ils se sentaient chanceux d'avoir une femme de ménage gratuite en plus de la baby-sitter (Slimani 2016 : 60), elle accentue donc davantage ses efforts. Ses patrons, en contrepartie, la flattent en la couvrant d'éloges et de compliments et ils la présentent à leurs connaissances comme une personne parfaite et sans faille : « "Vous ne vous connaissez pas, je crois ? Pascal, je te présente notre Louise. Tu sais tout le monde nous l'envie !" Myriam entoure les épaules de Louise. Elle sourit et se détourne » (Slimani 2016 : 64). Ils étaient envoutés par ses traits fins, sa discrétion, son sourire franc, et son « air si paisible ». Louise qui a peur de l'imperfection, du jugement des autres, de leurs regards, de ne jamais être assez bien pour eux, se crée elle-même un fantôme, un moi-idéal qui se voit au travers du regard positif de ses patrons :

Le fantôme du moi comme représentation de moi s'est constitué de la représentation que les autres ont de moi ; « je » dans sa représentation est un autre. Le simulacre n'a d'existence que dans le système spéculaire des regards et des points de vue, qu'à l'entrecroisement imaginaire d'un jeu de rayons optiques. L'homme se regarde selon un certain être qu'il a dans l'imagination des autres. Chaque moi - dans sa représentation - est le point de fuite d'une multiplicité de regards.

Marin (1975 : 227)

Les jours passent et Louise se cache derrière ce fantôme qu'elle s'est créée pour la représenter. Cette image positive qu'elle s'est également donnée, une image trompeuse

mais qui a longtemps résisté, a longuement été décrite lors d'une soirée chez ses patrons. Une scène qui dépeint le triomphe de la fausseté au travers du regard de l'autre :

Ils se lèvent en riant pour passer à table. [...] Louise se précipite dans la cuisine et elle est accueillie par des bravos en entrant dans le salon, son plat à la main. "Elle rougit", s'amuse Paul, d'une voix trop aiguë. Pendant quelques minutes, Louise est au centre de toute l'attention. [...] Les invités vantent ses prouesses et Paul se met à parler d'elle- "notre nounou"- comme on parle des enfants et des vieillards, en leur présence. [...] Louise, un tas d'assiettes dans les mains, sourit.

Slimani (2016 : 66)

Cependant, le sourire de Louise va faner avec le temps lorsque le petit garçon qu'elle garde avec sa sœur grandit et que ses parents commencent à le préparer pour l'école et à préparer également le départ de la nounou. Cette nouvelle situation renvoie le lecteur à L'idée mise en valeur dans l'exergue ; celle de trouver « quelque part où aller », et place Louise devant une incertitude et une multitude de questions : Après les Massé où aller ? Que devient elle sans eux ? Sans leur appartement ? Sans leurs enfants ? Une terrible angoisse se saisit d'elle et transforme radicalement son quotidien. Tout bascule à présent, et ce qui présentait une joie dans un passé proche, devient à présent une irritation et une angoisse sans limite : « Les cris des petits l'irritent, elle en hurlerait-elle aussi. Le pépiement harassant des enfants, leurs voix de crécelles, leurs "pourquoi ?", leurs désirs égoïstes lui rompent le crâne » (Slimani 2016 : 212). C'est ainsi que l'autre image négative de Louise s'installe au fil de la narration pour renseigner sur ce qu'elle est en réalité. En effet, la nouvelle Louise est celle qui ne supporte pas les caprices, ni les pleurs des deux petits : « il lui prend parfois l'envie de poser ses doigts autour du cou d'Adam et de le secouer jusqu'à ce qu'il s'évanouisse » (Slimani 2016 : 2013). Le retour en arrière dans la lecture, renseigne le lecteur sur les éléments de troubles psychologiques et les symptômes qui ont influencé le comportement de Louise. Celle-ci est : « [...] est nerveuse comme une étrangère, une exilée qui ne comprend pas la langue parlée autour d'elle. De part et d'autre de la table basse, elle échange avec les autres invités des sourires gênés et bienveillants. » (Slimani 2016 : 64).

De par cette nervosité qui caractérise son être, la narration rajoute la solitude comme sensation de vide et de la souffrance, une autre caractéristique majeure de Louise : « La solitude s'est révélée, comme une brèche immense dans laquelle Louise s'est regardée sombrer. » (Slimani 2016 : 102). La narration dit également long sur ses comportements inconscients et informe le lecteur sur le fond sombre dissimulé de sa personne : « Le regard noir de Louise était traversé par un orage. Ce soir-là, la nounou est partie sans dire au revoir aux enfants. Comme un fantôme, monstrueusement discrète, elle a claqué la porte et Mila et Adam ont dit : " Maman, Louise a disparu. " ». (Slimani 2016 : 128). Plusieurs incidents dans le roman témoignent à plus d'un titre du caractère faux, instable et anxieux de Louise. C'est ainsi qu'au fur et à mesure de la lecture, le lecteur capte des réactions étranges et inhabituelles venant de la nourrice douce qui a eu, semble-t-il, un vécu social et psychologique très difficiles et qui a engendré à son tour une instabilité au sens propre du terme. En effet, cette instabilité

s'est installée dans la vie de Louise, dont l'angoisse a commencé avec les pertes à répétition qu'elle a subies : le décès de son époux, le départ de sa fille Stéphanie, la perte de son travail, la perte de sa maison. L'agressivité et la violence s'ajoutent aussi à une longue liste affirmant le caractère cruel et meurtrier de la nourrice :

La nounou avait l'air soucieuse et elle avait fini par parler de ses problèmes d'argent. De son propriétaire qui la harcelait, des dettes qu'elle avait accumulées, de son compte en banque toujours dans le rouge. Elle avait parlé comme un ballon se vide de son air, de plus en plus vite. [...] Louise lui avait attrapé le bras. « Je ne mendie pas. Je peux travailler, le soir ou tôt le matin. Quand les enfants dorment. Je peux faire le ménage, du repassage, tout ce que vous voudrez. » Si elle ne lui avait pas serré si fort le poignet, si elle n'avait pas planté ses yeux noirs dans les siens, comme une injure ou une menace, Rose Grinberg aurait peut-être accepté.

Slimani (2016 : 85)

Mais c'est l'annonce du départ qui se prépare pour Louise de chez les Massé qui a alimenté cette « marée sombre et gluante » qui « l'a envahie toute entière » pour reprendre ses propos. Désormais, une idée cruelle l'obsède et s'impose à elle comme un appel incessant la poussant à commettre un crime pour trouver le bonheur : « Il faut que quelqu'un meure. Il faut que quelqu'un meure pour que nous soyons heureux. » (Slimani 2016 : 213). C'est ainsi que ces pensées s'installent, reviennent souvent et deviennent brusquement obsessionnelles, elles occupent tout son esprit sans qu'elle arrive à les gérer, ni à les supprimer de sa tête. Des pensées morbides et menaçantes qui la poussent inlassablement à faire du mal aux autres : « Des refrains morbides bercent Louise quand elle marche. Des phrases, qu'elle n'a pas inventées et dont elle n'est pas certaine de comprendre le sens, habitent son esprit. » (Slimani 2016 : 213). Louise, dans un épisode des plus terrible digne d'un film d'horreur vu la froideur par laquelle elle a exécuté son méfait, passe à l'acte et tue les deux petits et essaye également de se donner la mort sans qu'elle y parvienne.

Conclusion

Chanson douce traduit l'un des dynamismes les plus complexes des relations entre personnages féminins ; Myriam la patronne et Louise la nourrice dévouée mais meurtrière. Un climat d'angoisse s'installe dans le quotidien des deux femmes dont l'auteure confie les moindres détails. Leila Slimani, en brossant le portrait d'une jeune mère, traite essentiellement les enjeux d'une vie moderne angoissante et qui infecte sensiblement la douceur et l'amour maternel par ses exigences de toutes sortes. Les mécanismes d'écriture adoptés par l'auteure véhiculent parfaitement l'idée de mise en parallèle de deux situations à apparence complémentaire mais complètement opposée. Myriam obsédée par l'idée de travailler à tout prix, a besoin de la nourrice angoissée qui a également besoin d'un travail et de se sentir en famille. Cette idée double de l'angoisse qui monte graduellement dans le roman pour exprimer le pire, tourne contre Myriam qui avait comme prix à payer la mort de ses deux enfants assassinés par leur nourrice ; qui a également vécu dans le passé une angoisse causée par des pertes de toutes sortes et qui a fait d'elle une nourrice qui se cherche dans les

éloges et le discours des autres. Un être fantôme capable de faire des actes cruels pour ne pas revivre dans la solitude.

Références bibliographiques

- Livet, P. (2000). Peur de l'inconnu, angoisse et révisions conceptuelles, *Revue européenne des sciences sociales*, XXXVIII-119
- Marin, L. (1975). La critique du discours : Sur la *Logique de Port-Royal* et les *Pensées* de Pascal. Paris : Minuit
- Nicole, P. (1845). De la connaissance de soi-même, in *Œuvres philosophiques et morales*, éd. Charles Jourdain. Paris. Hachette; 1845 (Reimpression : Hildesheim/ New York, Olms 1970).
- Slimani, L. (2016). *Chanson douce*, Paris, Gallimard
- Tardif, S. (2018). Angoissant Martin Heidegger. [En ligne], consulté le 10.01.2022 sur URL : <https://www.delitfrancais.com/>
- Weiser, J. (2009). Littérature moraliste et psychanalyse : la poétique du désir chez Lacan et La Rochefoucauld, *Œuvres & Critiques*, XXXIV, 2
- Yousfi, L. (2014). Kierkegaard : de l'angoisse d'exister, *Sciences Humaines* 2. [En ligne], consulté le 07.12.2021 sur URL : <https://www.cairn.info/>